

# MUSIQUE MEILLEURS ESPOIRS FÉMININS

Nos premiers coups de cœur de l'année sont pour des chanteuses — Kimberose, Arlo Parks, Celeste et Buzzy Lee — dont trois dévoilent leur premier album.

PAR ERIC BUREAU

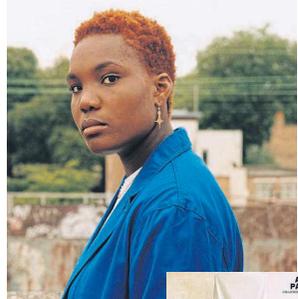
**ON ESPÉRAIT** que 2021 rime avec vaccin. Mais pour l'instant, il est surtout féminin. Quatre reines de cœur lancent en beauté l'année musicale : la Française Kimberose, qui sort un formidable deuxième album (*lire ci-contre*), et trois nouveaux talents qui dévoilent des premiers disques forts en caractère et en maturité : les Anglaises Arlo Parks et Celeste et l'Américaine Buzzy Lee, qui n'est autre que la fille de Steven Spielberg (*lire p. 29*). Autre point commun entre les trois premières, elles donnent un coup de jeune à la soul.

À Londres, Arlo Parks et Celeste sont les reines de cette époque épique. La première a seulement 20 ans. L'Anglo-Nigérienne Anais Oluwatoyin Estelle Marinho a des racines en France par sa mère et même une partie de sa famille à Compiègne (Oise).

Celeste, chanteuse aux origines britanniques et jamaïcaines, a pris son temps pour sortir un album à la hauteur des immenses espoirs placés en elle.



« NOT YOUR MUSE »  
Celeste (Caroline/Universal)



A seulement 20 ans, Arlo Parks nous apaise avec sa voix douce et son groove languoureux.

Elle a d'ailleurs repris en français « Ta reine » d'Angèle. Mais c'est en anglais que sa poésie et sa sensibilité irradient dans son premier album aux allures de journal intime, joliment titré « Collapsed in Sunbeams », soit « Effondrée dans les rayons de soleil ».

**Celeste, devenue l'idole de son idole, Elton John** Cheveux courts, idées longues, cette figure du mouvement LGBT a des choses à chanter. Des douleurs dont elle tisse des arcs-en-ciel mais aussi une quête d'identité et de sens qui fait écho à toute une génération. Son style n'est pas à purement parler soul avec cuivres et violons. Plus épuré, il longe sur la pop et le trip hop, rappelant parfois les années 1990 de Neneh Cherry et Morcheeba. De « Caroline » à « Eugene », sa voix douce, son groove languoureux et ses mélodies limpides ont un effet apaisant, bienvenus ces temps-ci.

« COLLAPSED IN SUNBEAMS »  
☆☆☆☆☆

Arlo Parks (Transgressive Records/Pias)



« COLLAPSED IN SUNBEAMS »  
☆☆☆☆☆

Arlo Parks (Transgressive Records/Pias)

A 26 ans, sa compatriote Celeste nous épate elle aussi. Son aisance vocale, sa forte personnalité et son charisme magnétique avaient fait forte impression en août 2019 à Rock en Seine, puis en première partie de Michael Kiwanuka en décembre de la même année à la salle Pleyel. L'an dernier, signe que sa cote continuait de grimper, elle a chanté les génériques du film Pixar « Soul » et des « Sept de Chicago » sur Netflix. Elle est même devenue l'idole de son idole, Elton John.

La chanteuse aux origines britanniques et jamaïcaines a pris son temps pour sortir un album à la hauteur des immenses espoirs placés en elle. Et c'est le cas de « Not Your Muse ». Il regorge de ballades épurées qui mettent en valeur sa voix à la fois chaude, puissante et délicieusement échevillée — impressionnante sur « A Kiss » — et de tubes cuivrés, comme « Strange » « Love Is Back » « Tell me Something I Don't Know » et « Tonight Tonight ». Aretha, Ella, Nina, Sharon, Amy, vous pouvez reposer en paix. La relève est assurée.

Une grande réussite, tant sur le fond que sur la forme. Plus personnel et plus profond, varié, accrocheur, mo-

## LE RETOUR

### Kimberose ose

« OUT »  
☆☆☆☆☆  
Freedonia Entertainment/6&7

**Pas facile** d'aller concurrencer les Anglo-Saxons sur leur terrain. Un grand album de soul made in France, on en rêvait depuis des années. On l'avait espéré il y a trois ans avec « Chapter One », le premier disque de Kimberose. Il a été bien accueilli (75 000 ventes et 120 concerts) mais nous avait laissés sur notre faim. Pas digne de la voix hors norme de cette chanteuse née il y a trente ans à Athis-Mons (Essonne) d'un père anglais et d'une mère ghanéenne. Mais ce n'était que partie remise. Notre patience est récompensée avec « Out », son deuxième enregistrement, sorti il y a une semaine.

Une grande réussite, tant sur le fond que sur la forme. Plus personnel et plus profond, varié, accrocheur, mo-

derne, finement produit par l'impeccable Régis Ceccarelli dans le studio de l'exigeant Dominique Blanc-Francard. « Back on My Feet », le premier single, tourne déjà beaucoup en radio, et gagne que « Warning Signs », la ballade « Weak and OK » ou l'enlevée et cuivrée « Only Seasons » feront de même. « Le premier album fut un immense cadeau, mais enregistré et réélu très vite : il a aussi été une source de frustration, reconnaît Kimberose. J'avais le sentiment de ne pas m'exprimer complètement ».

« Out » marque un grand changement. Puisque Kim Kitson-Mills vogue désormais en solo, après avoir débuté en groupe. « J'ai commencé à la musique avec Anthony, mon ex-compagnon et père de mon fils. Notre rupture amoureuse et d'une mère ghanéenne. Mais elle m'a libérée. J'ai pu collaborer avec de nouvelles personnes. Cela m'a fait un bien fou de partir en Angleterre travailler avec Blair Mackichan (NDLR) et moi pour Sia et Lily Allen) et mon demi-frère Brian. Avec ma tournée, cela m'a fait grandir.



J'ai pu aussi élargir la soul à la pop, au reggae et au gospel, mettre plus de danse et de chœurs. J'adore la fusion des styles, c'est pour cela que j'adore une chanteuse comme Rosalía.»

« L'alcool a été une béquille pour moi » Son histoire, ses combats, Kimberose dit tout dans ses chansons. « We Never Said Goodbye » est une lettre d'amour à son père décédé « Warning Signs » et « Escape » parlent de sa rupture. « Back on My Feet » et « Pull Me Down » de sa renaissance. « Weak and OK » de l'acceptation de soi. « Cette chanson parle d'une époque où je m'inquiétais pour ma santé mentale, où je faisais d'énormes crises d'angoisse. Cela m'a pris des années pour l'accepter, mais c'est bon maintenant. Et quand je la chante, cela me donne des frissons. »

Paris, mercredi. Son histoire, ses combats... Kimberose dit tout dans ses chansons, en anglais et en français.

« Sober » fait référence à la fin d'une relation mais aussi à l'alcoolisme. « Quand on m'a proposé cette reprise, j'étais d'abord en mode résistance. Mais dans ma démarche de raconter la vérité à 100 % dans ce disque, il fallait que je parle de l'alcool, qui a été une béquille pour moi, confie Kimberose. Là, ça va mieux. Cet album a vraiment été thérapeutique. C'est celui d'une femme battante. C'est un amour retrouvé avec moi-même ».

Ses études en fac de psychologie puis en école d'infirmières appartenaient au passé. Sa carrière d'artiste est sur les bons rails. « Et je ne vais rien lâcher », sourit-elle. Kimberose a même passé un casting pour la série musicale « The Edy », diffusée l'an dernier sur Netflix. « Cela s'est super bien passé. Mais, apparemment, j'étais trop jeune pour le rôle. » Elle a aussi passé un cap, celui de chanter en français. « J'écris depuis toujours dans les deux langues, mais je commence à me sentir à l'aise avec le français, dit-elle. Si l'envie de créer est la dernière chanson de l'album, ce n'est pas anodin pour la suite. »

ERIC BUREAU

## Sasha Spielberg ne fait pas de cinéma

Sous le nom de Buzzy Lee, la fille aînée du cinéaste sort un magnifique premier album.

« SPOILED LOVE »  
☆☆☆☆☆  
Buzzy Lee (Future Classic)

« Bonjour ! » Il est 11 heures à Los Angeles et Buzzy Lee nous accueille chez elle, enthousiaste et en français. Buzzy Lee, alias Sasha Spielberg, 30 ans, est la fille aînée de Steven Spielberg et de l'actrice Kate Capshaw. Avec le talentueux musicien et producteur new-yorkais Nicolas Jaar, elle sort son premier album solo, « Spoiled Love », un excellent surprise pour les amateurs de pop romantique et délicatement électronique.

On est happé par l'étrange beauté de ses compositions au piano, de ses textes sobres qui ne manquent pas d'esprit et de sa voix de cristal qui rappelle parfois Kate Bush. On découvre une artiste sans chichi, humble, joyeuse et, francophile.

**BUZZY LEE**

**Vous sembleriez bien parler français. D'où cela vient-il ?** Oh, ça fait longtemps que je n'ai pas pratiqué. J'ai vécu en 2011 à Paris. J'allais à l'université Paris-8, à Saint-Denis. Par la ligne 13, c'est bien ça ? Je prenais des cours de cinéma et de littérature, j'étudiais Godard. Je rêvais d'aller à la Sorbonne, j'y ai suivi quelques cours d'histoire de l'art, mais je ne comprenais rien (rires). Paris est ma ville préférée avec New York. J'ai falli m'y installer, j'y ai ma meilleure amie. Ce n'est que partie remise.

**Vous pourriez chanter en français ?** Il y a deux ans, j'ai joué à Paris, au festival Pitchfork, et j'ai chanté « Elle avait des bagues à chaque doigt, des tas de bracelets autour des poignets... » (NDLR : « Le Tourbillon » de Jeanne Moreau). C'était chouette ! De là à écrire en français... Mais je suis très influencée par Françoise Hardy, Serge et Charlotte Gainsbourg... Et j'adore Angèle.

**Buzzy Lee marque-t-elle vos débuts en solo ?**

Oui, même si j'ai déjà sorti des singles et deux EP (NDLR : mini-albums) avec Buzzy Lee. Je travaille depuis longtemps avec Nicolas Jaar, qui est mon meilleur ami depuis le lycée. J'ai aussi eu un groupe, Wardell, avec mon frère Theo. Il y a deux ans, j'avais écrit 25 chansons et commencé à travailler avec Richard Swift (NDLR : musicien folk-pop américain culte). Mais il est décédé... Nicolas m'a proposé de les enregistrer, en deux semaines, de manière très spontanée.

**Quand avez-vous commencé la musique ?**

A 7 ans, j'ai tanné mes parents pour prendre des leçons de piano. Je voulais absolument jouer le thème de « Titanic », de Céline Dion. Au début, le prof m'apprenait Bach et Beethoven, je n'étais pas ravie. Mais « My Heart Will Go On » à fini par arriver. Le jour où j'ai pu la jouer, j'ai arrêté les leçons (rires). A 13 ans, mon oncle m'a

offert une guitare et m'a appris à jouer Led Zeppelin, Hendrix, les Beatles... J'adorais le classic rock, les Who, le Velvet Underground... Je suis une fille de la génération iPod qui peut passer de Radiohead à Erik Satie.

**On écoutait beaucoup de musique chez les Spielberg ?**

Oui ! C'était très varié. Ma mère adore la musique et m'a transmis sa passion pour les chanteuses folk, comme Joni Mitchell. Mon père écoutait des musiques de films, évidemment. Mon frère adorait le punk. Mes parents fréquentent surtout des gens de cinéma, mais je me souviens qu'à 11 ans, Melissa Etheridge (NDLR : musicienne américaine rock), à qui j'avais dit que j'avais une voix affreuse, m'avait conseillé d'écrire mes propres chansons pour développer ma propre voix. Cela m'a marquée.

**Vous apparaissez dans quelques films de votre père, « The Terminal », « Munich », « Indiana Jones et le royaume du crâne de cristal »...**

Pour une gamine, il n'y a pas meilleur terrain de jeu qu'un tournage ! Quand nous étions enfants, nous voyagions avec mon père sur les lieux. Je m'y sentais chez moi. J'aimais jouer à comédienne, mais surtout le catering et de pouvoir manger gratuitement à toute heure (rires). J'ai longtemps pensé que je serais comédienne, car j'avais une peur panique de chanter sur scène. Les premières fois, moi-même tremblait.

**Pourquoi avoir pris ce nom d'artiste de Buzzy Lee ?**

J'ai toujours fui mon nom. Si je l'avais gardé, il aurait éclipsé ma musique. Je voulais que les gens écoutent d'abord, sans préjugé. Avec mon nom, ils auraient été automatiquement sceptiques. Sur TikTok, dès que vous venez d'une famille connue, les critiques pleuvent... Mon but à toujours été de rester complètement anonyme. Mais maintenant que j'aimerais donner des concerts, c'est difficile !

PROPOS RECUEILLIS PAR ERIC BUREAU



Céline Dion, les Who, Erik Satie, Françoise Hardy... Buzzy Lee revendique des influences très diverses.

